



éditions du Croquant

Enquêter sur le passé

Christian Topalov

DANS **SAVOIR/AGIR** 2021/3 (N° 57), PAGES 21 À 29

ÉDITIONS **ÉDITIONS DU CROQUANT**

ISSN 1958-7856

DOI 10.3917/sava.057.0023

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/revue-savoir-agir-2021-3-page-21.htm>



CAIRN.INFO
MATIÈRES À RÉFLEXION

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Éditions du Croquant.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Enquêter sur le passé

CHRISTIAN TOPALOV

Centre Maurice Halbwachs
CNRS-ENS-EHESS

Le passé fascine¹. Qui n'a pas feuilleté un album de photos de famille, interrogé une grand-mère, essayé de reconstituer une généalogie ? Qui ne s'intéresse pas à l'histoire, petite ou grande ? Le goût pour celle-ci est un trait notable du marché contemporain des produits culturels, ce qui offre un large public à des auteurs de toute sorte – parmi lesquels des chercheurs, des académiciens, des témoins, des romanciers, des cinéastes. L'engouement plus récent pour la « mémoire » et ses supposés « devoirs » amplifie encore le phénomène : il faut se souvenir pour que les horreurs ne soient pas répétées, que les héros soient célébrés, les nations ou les cultures sauvegardées. Le passé est censé procurer l'intelligence du présent et il n'est guère d'étude sur les choses d'aujourd'hui qui ne comprenne une évocation à grands traits de leur histoire.

Ainsi, les récits historiques abondent. Parmi toutes les façons de les produire, certaines reposent sur l'enquête. C'est de celles-ci qu'il sera question ici et de leur contraste avec l'histoire sans enquête, celle que préfèrent généralement les journalistes et commentateurs trop pressés.

1. Je remercie Annie Topalov et Yacine Amhis pour leur lecture amicale et exigeante de la première version de ce texte.

Décrire le travail de l'historien comme une « enquête » est un point de vue assez récent – si on le rencontre déjà chez les historiens de « l'école des Annales », il ne s'est répandu que dans les toutes dernières décennies du siècle passé. Auparavant, l'historien collectait des documents et « racontait » plutôt qu'il n'« enquêtait ». Ceux qui utilisaient ce nouveau terme entendaient affirmer l'unité profonde des méthodes des sciences sociales – puisque « enquêter » était jusque là plutôt la tâche du sociologue, voire de l'ethnologue². L'usage de ce mot invitait aussi à s'interroger sur la parenté entre nos pratiques savantes et d'autres disciplines de l'enquête – comme celles du journaliste, du détective ou du magistrat – et, ainsi, à mieux définir ce qui fait science dans les « sciences sociales »³.

Enquêter – sur le passé comme sur le présent – c'est, d'abord, mettre en

2. La présente réflexion ne fait qu'illustrer la thèse de « l'indiscernabilité épistémologique de l'histoire et de la sociologie », c'est-à-dire de l'unité fondamentale des sciences sociales (voir Jean-Claude Passeron, *Le raisonnement sociologique. L'espace non-poppérien du raisonnement naturel*, Paris, Nathan, 1991).

3. Par exemple Carlo Ginzburg, « Signes, traces, pistes. Racines d'un paradigme de l'indice », *Le Débat*, 1980/6, p. 3-44.

doute ce qui se dit et aller aux sources. Douter : acte premier de l'esprit scientifique et condition, tout simplement, de la curiosité. Ce n'est pas facile pour autant, car « ce qui se dit » se présente comme ce qu'il faut penser – parce que d'autres, revêtus d'autorité, l'ont validé et disposent de moyens puissants pour faire prévaloir leurs points de vue. Ce n'est pas facile non plus pour tout un chacun, car le temps manque, comme la connaissance des lieux et des moyens pour « aller voir » par soi-même. D'où le rôle crucial en démocratie des professionnels de la recherche, de leur éthique et de leur disposition à mettre leurs résultats au service du débat public.

Aller aux sources, donc. Mais que sont ces sources, si cruciales et difficiles d'accès lorsqu'il s'agit du passé ? Elles prennent le plus souvent la forme d'archives, c'est-à-dire de papiers produits jadis et parvenus jusqu'à nous parce que des gens – des familles, des bureaucraties, des archivistes professionnels – les ont conservés et transmis plutôt que détruits et les ont mis à la disposition d'un public. Elles prennent aussi la forme d'artefacts humains : des objets de toute sorte, des images, des bâtiments ou des ruines, des outils ou des produits de ceux-ci, des villes ou des paysages. Plus récemment, sont apparues les archives orales, entretiens recueillis de façon systématique en vue de conserver des témoignages sur le passé, surtout de ceux qui laissent le moins de traces et risquent de rejoindre par leur silence tous les oubliés de l'histoire. Et puis, bien sûr, la forme qui supplante désormais le papier dans de nombreux domaines de la vie sociale : le fichier informatique et les multiples problèmes que pose sa conservation.

Enquêter à partir d'archives, c'est d'abord soumettre celles-ci à la « critique des sources ». L'« histoire scientifique » ou « positive » – telle que la fin du XIX^e siècle l'a inventée – définissait cette opération comme une vérification de la fidélité des sources à la réalité : les sources peuvent être trompeuses, parce que biaisées, partielles et partiales, voire mensongères. Il convient donc de les recouper, de les évaluer, d'en trier les résultats. Si ces techniques restent aujourd'hui un acquis de la profession historique, ce qu'on peut appeler une pratique réflexive de l'enquête s'est désormais libérée de la poursuite illusoire d'une source « objective ». Elle regarde l'archive d'une façon un peu différente de jadis, et qui change tout. Le rapport entre « réalités » et « représentations », en effet, n'est plus ce qu'il était. On a mieux compris que la matière sur laquelle s'appuie l'historien, c'est toujours – ou presque – des « représentations », qu'il s'agisse de lettres échangées, de chiffres produits par des administrations, de cartes ou de peintures, d'arguments exposés devant un tribunal. Les événements du passé sont nécessairement des faits de langage et c'est sous cette forme qu'ils sont parvenus jusqu'à nous. La critique historique classique s'efforçait de ne retenir de ces sources que ce qui exprimait authentiquement la réalité du passé. La critique historique réflexive d'aujourd'hui est moins méfiante et plus généreuse : elle garde tout. Ce que nous pouvons désormais considérer comme une erreur, une distorsion ou une illusion a toujours un sens et peut avoir joué un rôle actif dans le processus historique. Les « représentations » font partie de la réalité, car elles donnaient forme jadis et nous révèlent

aujourd'hui ce qu'était l'expérience des acteurs de l'histoire : elles constituent le moment cognitif de l'action. C'est pourquoi l'enquête historique accorde désormais une plus grande attention au langage, aux schèmes de perception, aux formes cognitives, à ce que les pionniers de l'anthropologie historique appelaient « outillage mental ». Le document devenu pour nous une archive était jadis beaucoup plus que cela : il était pris originellement dans un tissu de rapports sociaux entre ceux qui l'ont produit et leurs contemporains. Identifier le contexte spécifique qui a donné naissance et sens à nos sources, les voies et l'ampleur de leur diffusion et de leur impact, les controverses qui les accompagnaient, les objectifs et les cibles qu'elles visaient – tout cela est un matériau historique précieux et non plus un simple préliminaire à l'enquête. En outre, identifier le processus qui a conduit à conserver ou détruire un ensemble de documents fait partie de l'histoire de la source et éclaire aussi sur ses significations. On rencontre ici le problème du secret, s'agissant des archives d'État comme de celles des familles.

Les archives ne sont pas simplement des objets trouvés. L'enquêteur les « invente », à bien des égards, car ce sont les questions qu'il pose au passé qui le conduisent à chercher des sources dans telle ou telle direction. À la manière d'un Le Verrier, le découvreur de la planète Neptune, qui avait déduit par calcul l'existence de ce corps céleste avant qu'il soit observé avec un télescope. À la manière, aussi bien, du sociologue ou de l'ethnologue, qui oriente son enquête en fonction des questions auxquelles il veut trouver réponse. De ce point de vue, l'enquête

sur le passé diffère-t-elle de celle qui porte sur le présent ?

La situation de l'historien, à cet égard, est bien connue et chargée de difficultés. Il sait, ou devrait savoir, que les mondes qu'il explore sont différents du nôtre, parfois radicalement : « Le passé est un pays étranger », disait joliment David Lowenthal, un historien anglo-américain spécialiste du paysage⁴. Parmi toutes les raisons de s'intéresser au passé, voici peut-être une des plus fortes : essayer de reconstituer un monde disparu, c'est-à-dire de rendre compréhensibles une société et des gens fondamentalement différents de nous. La condition première pour y parvenir, c'est de se garder de postuler qu'ils sont semblables, de projeter sur les femmes et les hommes du passé nos façons de penser et de sentir, de supposer qu'elles et ils se donnaient les mêmes tâches et les mêmes raisons d'agir que nous aujourd'hui. Cette tentative est ce qu'on appelle « anachronisme », à propos duquel Marc Bloch, fort de son expérience de médiéviste, formulait cette mise en garde : « entre tous les péchés, au regard d'une science du temps, [c'est] le plus impardonnable »⁵.

L'idée d'anachronisme reste étrangère à beaucoup de savants, qui sont convaincus que ce dont ils discutent relève d'une nature humaine qui, par essence, échappe à l'histoire. Pour certains philosophes, Platon ou Heidegger posent des questions éternelles, beaucoup d'économistes tiennent pour évident que l'*homo economicus* maxi-

4. David Lowenthal, *The Past is a Foreign Country*, Cambridge University Press, 1985.

5. Marc Bloch, *Apologie pour l'histoire ou le métier d'historien* [1941-1943], Paris, Armand Colin, 1993, p. 176.

mise l'utilité sur des marchés depuis la nuit des temps, sans parler des diverses façons de ramener les comportements humains à des déterminations biologiques. Pourtant les sciences sociales ont fait des pas de géant en plaçant la question de l'anachronisme au premier plan. Évoquons quelques-unes des révisions historiographiques essentielles qui en ont découlé, dans le champ français. On pensait, depuis le XVIII^e siècle, que l'avènement de la Raison avait eu lieu dans la Grèce antique : on sait désormais non seulement qu'« il n'y a pas d'immaculée conception de la Raison », car celle-ci résulte de conditions historiques identifiables – notamment la cité politique –, mais, surtout, que la rationalité est plurielle et non pas une, les philosophes de Millet n'en ayant imaginé au VI^e siècle avant notre ère qu'une des modalités⁶. On pensait, depuis la construction du mythe national français au XIX^e siècle, validé par les manuels d'histoire de la III^e République, que Clovis avait été le premier roi de France : on sait mieux, désormais, qu'à son époque « la France », tout simplement, n'existait pas⁷. On pensait que l'Humanisme du XVI^e siècle avait imaginé le monde sans dieu dans lequel, avant Nietzsche, vivaient les libertins et les philosophes du XVIII^e : avec *La Religion de Rabelais*, Lucien Febvre montre qu'il n'en était rien⁸. On pourrait multiplier les

exemples des lectures du passé au travers des catégories du présent dont nous libère une enquête historique prévenue des dangers de l'anachronisme.

Postuler que nous ne savons rien de l'autre est aussi une démarche fondatrice pour l'anthropologue, « ignorant professionnel » disent certains⁹. La discipline a d'ailleurs, elle aussi, un mot pour désigner et conjurer son « péché le plus impardonnable » : « ethnocentrisme », c'est-à-dire la posture intellectuelle qui ramène aux nôtres les façons de penser et de vivre des peuples lointains, ou bien qui ne les décrit qu'en relation avec les nôtres – généralement par ce qui leur manque. On peut relever qu'une troisième discipline de l'enquête, la sociologie, n'a inventé aucun mot pour alerter ses praticiens contre le risque de postuler qu'ils peuvent d'emblée tout comprendre de ceux qu'ils étudient – sans doute parce que ceux-ci sont nos contemporains, sont relativement proches dans l'espace et semblent ne présenter aucun trait de l'exotisme. Cette absence de boussole n'aide guère à la vigilance réflexive de cette discipline¹⁰.

Si le passé doit être mis à distance comme radicalement autre, il n'en demeure pas moins que l'historien appartient à son propre temps et ne pose au passé que les questions du présent. Voilà une situation à laquelle il ne peut échapper. Certains concluent de cette évidence que se garder de l'ana-

6. Jean-Pierre Vernant, « La formation de la pensée positive dans la Grèce archaïque », in *Mythe et pensée chez les Grecs*, Paris, Maspero, 1985, p. 373-402.

7. Carlrichard Brühl, *Naissance de deux peuples. 'Français' et 'Allemands', IX^e-XI^e siècles*, Paris : Fayard, 1994 (éd. originale 1990), voir aussi Jacques Revel et André Burguière (dir.), *Histoire de la France*, vol. 1, L'Espace français, Paris, Seuil, 1984.

8. Lucien Febvre, *Le problème de l'incroyance au*

XVI^e siècle. La religion de Rabelais, Paris, Albin Michel, 1942

9. Ainsi François Lartigues, anthropologue de la Huasteca mexicaine.

10. Peu usitée, la notion d'« ethnocentrisme de classe » constitue toutefois une mise en garde utile.

chronisme est illusoire et que l'écriture historique doit renoncer à être autre chose qu'un récit parmi d'autres – de la littérature, en quelque sorte, avec les notes de bas de page en plus et le talent en moins. D'autres pensent que les questions du présent permettent non seulement de trouver des réponses dans le passé qui vaudraient aussi pour aujourd'hui, mais aussi d'éclairer des aspects du passé jusque là inaperçus : on pourrait ainsi interroger l'Athènes de l'époque classique avec nos questionnements sur la démocratie aujourd'hui. Les fruits de cette démarche paraissent pourtant des plus incertains¹¹.

Peut-être peut-on trouver une façon de surmonter la difficulté en considérant ce qui se produit au cours de l'enquête historique elle-même lorsque l'enquêteur est attentif au risque d'anachronisme. C'est ce que propose Carlo Ginzburg, un des inventeurs de la micro-histoire, à partir de sa pratique des archives judiciaires de l'Inquisition au XVI^e siècle : « Les historiens ont pour point de départ des questions formulées dans des termes qui sont inévitablement anachroniques. Le processus de recherche modifie les questions initiales au vu de nouvelles observations, et produit des réponses exprimées dans le langage des acteurs et liées à des catégories propres à leur société, qui est complètement différente de la nôtre. »¹² Ainsi, s'il convient de prendre en compte de façon réflexive la situation de l'historien dans le temps, ce n'est pas

pour renoncer à toute objectivité, c'est pour identifier et contrôler les effets de cette situation : les questions, en effet, changent au fil du travail de recherche lui-même, qui permet de remettre peu à peu en cause les formulations initiales et de faire émerger, si l'on y prend suffisamment garde, les façons de penser et d'agir propres aux acteurs. C'est une démarche analogue que propose Jean-Claude Perrot, historien des villes, qui avait pour maxime de « poser des problèmes d'histoire dans les termes élaborés par les acteurs du passé »¹³ : c'est ainsi qu'il a découvert que, chez les intendants et ingénieurs du XVIII^e siècle, la ville dans sa globalité a été pour la première fois regardée comme l'objet d'une pratique d'aménagement – et donc d'une science toute nouvelle. L'objet de l'enquête, dans ce cas, est bien défini par les acteurs eux-mêmes.

Une des conditions pour identifier les catégories de pensée et d'action jadis en vigueur est de formuler de façon aussi explicite que possible nos propres présupposés, car c'est à travers la grille qu'ils constituent que nous risquons de lire le passé : « Puisqu'il n'y a pas de lecture naïve, autant connaître un peu les verres que l'on porte »¹⁴, écrivait Bernard Lepetit, lui aussi historien des villes. Comment prendre la mesure de la distance entre nos catégories et celles de l'époque étudiée ? Faire l'histoire de nos propres représentations, qui sont nécessairement collectives, est un chemin – coûteux, mais combien efficace – pour obtenir ce résultat. Ainsi,

11. C'était la suggestion d'une grande helléniste, pourtant élève de Vernant : Nicole Loraux, « Éloge de l'anachronisme en histoire », *Le Genre humain*, 1993/1, n° 27, p. 23-39.

12. Carlo Ginzburg, « Our Words and Theirs : A Reflection on the Historian's Craft, Today », *Cronobols*, 18/2013, p. 105.

13. Jean-Claude Perrot, *Genèse d'une ville moderne. Caen au XVIII^e siècle*, Paris et La Haye, Mouton, 1975, 2 vol., p. 945.

14. Bernard Lepetit, *Les villes dans la France moderne (1740-1840)*, Paris, Albin Michel, 1988, p. 85.

repérer le moment de l'histoire où les villes ont cessé d'être regardées comme des sujets juridiques ou des acteurs collectifs mais comme des agglomérations de population permet d'observer la variété et les enjeux des définitions urbaines au XVIII^e siècle – et, résultat inattendu, de mieux comprendre les logiques qui ont présidé au réseau des routes royales et des canaux construits à cette époque. Ou encore analyser le processus par lequel la « profession » s'est trouvée définie par les statisticiens officiels de la fin du XIX^e siècle comme une propriété de l'individu (plutôt que du groupe familial) et comme une activité rémunérée (plutôt que comme un statut social) permet de s'interroger sur la signification des définitions antérieures, et donc de remettre en cause l'évidence supposée des statistiques de la population active sur le long terme¹⁵.

Une condition de l'enquête de sciences sociales, par conséquent, – qu'il s'agisse d'histoire, de sociologie ou d'anthropologie – c'est, au-delà de la nécessaire explicitation des questions et hypothèses de l'enquêteur, l'identification et la mise à distance de ses catégories d'analyse – celles par lesquelles sa perception du monde social se trouve organisée, souvent à son insu. Il ne s'agit pas ici des « concepts », les outils prisés et exhibés par les sociologues pour « expliquer » ce qu'ils observent –, il s'agit

15. Christian Topalov, « L'individu comme convention. Le cas des statistiques professionnelles du XIX^e siècle en France, en Grande-Bretagne et aux États-Unis », *Genèses*, n° 31, juin 1998, p. 48-75 ; *id.*, « Une révolution dans les représentations du travail. L'émergence de la catégorie de "population active" au XIX^e siècle en France, en Grande-Bretagne et aux États-Unis », *Revue française de sociologie*, vol. 40, n° 3, juillet-septembre 1999, p. 445-473.

de schèmes qui informent de façon silencieuse leurs observations elles-mêmes. Ces schèmes sont notamment inscrits dans les évidences collectives des intellectuels de chaque époque. Évoquons le poids de la représentation « orientaliste » dans les typologies du pouvoir urbain chez Max Weber – qui avait besoin d'une « ville orientale » pour lui opposer la commune libre du Moyen-Âge germanique –, ou dans la notion de « despotisme oriental » développée par Karl Wittfogel pour rendre compte du « pouvoir total » chinois, ou encore dans la théorisation par Louis Dumont d'une différence radicale entre une humanité indienne organisée par le système des castes et l'humanité moderne des sociétés organisées par le contrat¹⁶. Pour illustrer la façon dont des schèmes que l'on peut regarder rétrospectivement comme historiquement datés donnent forme aux enquêtes empiriques, on peut aussi évoquer les notions de « mentalité primitive » et, plus tard, d'« ethnie », qui ont permis de prêter consistance à une supposée différence radicale entre les peuples colonisés et nous¹⁷.

Mais les schèmes qui informent l'enquête, les interprétations et le

16. Max Weber, *La ville* [1921], Paris, La Découverte, 2014 (sur l'orientalisme de Weber, voir la postface d'Yves Sintomer) ; Karl Wittfogel, *Oriental Despotism: A Comparative Study of Total Power*, Yale University Press, 1957 ; Louis Dumont, *Homo hierarchicus. Essai sur le système des castes*, Paris, Gallimard, 1966 ; *id.*, *Homo Aequalis, vol. 1 Genèse et épanouissement de l'idéologie économique*, Paris, Gallimard, 1977. Pour une (première) critique de l'orientalisme : Edward W. Said, *Orientalism*, New York, Pantheon Books, 1978.

17. Lucien Lévy-Bruhl, *La mentalité primitive*, Paris, Alcan, 1910 ; Jean-Loup Amselle et Elikia M'Bokolo, *Au coeur de l'ethnie. Ethnie, tribalisme et Etat en Afrique*, Paris, La Découverte, 1985.

vocabulaire du chercheur ne sont pas seulement « intellectuels »¹⁸, ils procèdent aussi de façon silencieuse de la réalité sociale et de l'expérience quotidienne de celui-ci. Leur mise au jour n'est pas une affaire qui se joue entre soi et soi-même – une « ego-histoire », dit-on aussi : elle ne se produit généralement pas sans une remise en cause par des luttes sociales sur le front des symboles. Ce n'est pas sans peine ni sans disputes que les savants – ou certains parmi eux – ont fini par prendre conscience qu'une grande part de leur discours sur les ouvriers, le peuple ou les « cités » tenait à l'étroitesse de leur expérience petite-bourgeoise du monde social, ou que, lorsqu'ils parlaient de « société », ils n'avaient en tête que la leur – c'est-à-dire une nation enfermée dans les frontières d'un État –, ou que l'invisibilité dans laquelle leurs travaux confinaient les femmes tenait aux catégories patriarcales de l'entendement en vigueur dans le monde universitaire. La conquête de la réflexivité par l'enquêteur n'est ni un cheminement individuel, ni un long fleuve tranquille : c'est le résultat, toujours partiel et inachevé, d'une histoire collective.

Enquêter sur le passé ou enquêter sur le présent repose donc sur certaines conditions essentielles semblables : aller aux sources de première main, ne pas présumer que l'on comprend d'emblée, mettre à distance nos propres catégories pour être attentifs à celles des acteurs – qu'elles s'expriment dans

des discours ou des actions. Mais, en dépit de cette exigence commune, n'y a-t-il pas d'évidentes différences entre sciences du passé (l'histoire) et sciences du présent (la sociologie, l'ethnographie) ? Certes, il y en a. Mais ces différences ne sont pas si radicales qu'il y paraît.

On dit parfois que l'historien, à la différence du sociologue, ne produit pas lui-même ses « données », mais doit se contenter de ce qu'il trouve. On a pourtant noté plus haut que, d'une certaine manière, il invente les archives dont il a besoin : elles dormiraient sans doute encore si n'avaient pas été posées les questions qui les ont rendues intéressantes et les ont fait exister pour nous. De son côté, le sociologue n'a pas en son pouvoir d'observer tout ce qu'il souhaiterait : il ne sait pas ce qui se passe quand il n'est pas là, il n'est pas assuré que ce qu'il peut voir ne tient pas pour une large part à sa présence, il n'a pas accès à tous les documents – certains, encore « chauds », sont protégés par le secret et ne seront éventuellement disponibles que plus tard, s'ils sont devenus des archives, justement.

On peut dire aussi que la nature de ce à quoi l'enquête a accès n'est pas la même : si l'observateur du présent peut recueillir ce qui a été effectivement dit dans des situations naturelles, celui du passé ne dispose que de discours figés dans des écrits : la parole est vivante, l'archive est morte, pense-t-on. Il n'en est pas exactement ainsi. Les propos recueillis par le sociologue ne sont généralement pas aussi natifs ou « authentiques » qu'on voudrait le croire : il n'y a pas de parole qui soit indépendante de la situation d'énonciation, en dépit d'opérations comme celle qui consiste à restituer les confi-

18. J'ai essayé de le montrer dans le cas du sociologue Maurice Halbwachs et de son rapport à la « classe ouvrière », aux voyages lointains et aux promenades urbaines (Maurice Halbwachs, *Écrits d'Amérique*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2012 ; Christian Topalov, *Histoires d'enquêtes. Londres, Paris, Chicago (1880-1930)*, Paris, Classiques Garnier, 2015, p. 217-256).

dences des membres de la famille Sanchez comme si Oscar Lewis n'avait pas été là pour les susciter, les recueillir, en effectuer le montage et les traduire en anglais¹⁹. D'un autre côté, nombreux sont les historiens qui se sont efforcés d'inventer des archives restituant les propos tenus par des acteurs qui, ordinairement, ne laissent derrière eux aucune trace : ainsi les archives judiciaires – celles des tribunaux ecclésiastiques du Frioul du XVI^e siècle²⁰ comme celles des tribunaux de police du Paris du XVIII^e siècle –, « ce sont des paroles qui sont transcrites », insiste Arlette Farge, « l'important tient déjà en cette retranscription »²¹ ; ou encore, les « archives du rêve ouvrier » laissées par des ouvriers-artisans écrivains et recueillies dans les fonds saint-simoniens²² ; ou encore des autobiographies de gens du peuple ou des correspondances de poilus de la Grande Guerre²³. Mais, là encore, comme avec les entretiens du sociologue, la situation de l'énonciation doit être soigneusement prise en compte dans l'interprétation : parler avec la

menace du bâcher, par exemple, n'est pas exactement une situation « naturelle », ni, contrairement à ce qu'on pourrait croire, raconter les tranchées à son épouse en 1915²⁴.

On dit aussi que le sociologue engage une interaction réelle avec ceux qu'il étudie, ce qui n'est pas le cas de l'historien. On pourrait même dire que ce qui définit le passé, c'est qu'on ne peut plus le modifier, tandis que ceux qui étudient le présent ne peuvent éviter de changer les choses qu'ils veulent décrire. Ils les changent par le fait même de leur enquête : en arrivant sur leur « terrain », ils interviennent dans les situations qu'ils sont venus observer, en posant des questions ou en administrant des questionnaires, ils fixent les termes dans lesquels leurs répondants doivent se couler. Mais ils changent aussi les choses d'une façon plus indirecte et plus collective : les résultats des sciences sociales sont rendus publics, modifient les vocabulaires, voire les actions des administrations publiques, sont repris ou déformés par la presse et, de ces diverses façons, parviennent à ceux auprès desquels auront lieu de nouvelles enquêtes – ce qui n'est, parfois, pas sans conséquence, au moins sur les réponses que les sociologues vont recevoir. Les anthropologues le savent bien : il n'y a pas d'ethnographie possible d'un peuple « avant le contact » – c'est bien pourquoi les tropiques sont tristes²⁵. Mais, si ces interactions entre les sociologues et leur « terrain » sont indéniables, on peut dire aussi que le passé, ce n'est pas sim-

19. Oscar Lewis, *The Children of Sánchez: Autobiography of a Mexican Family*, New York, Random House, 1961. Voir aussi id. *A Puerto Rican Family in the Culture of Poverty. San Juan and New York*, New York, Random House, 1966.

20. Carlo Ginzburg, *Le fromage et les vers. L'univers d'un menuisier du XVI^e siècle*, Paris, Flammarion, 1980 (éd. orig. 1976).

21. Arlette Farge, *Le cours ordinaire des choses dans la cité du XVIII^e siècle*, Paris, Seuil, 1994, p. 9.

22. Jacques Rancière, *La nuit des prolétaires. Archives du rêve ouvrier*, Paris, Fayard, 1981.

23. Un exemple parmi beaucoup : Louise Vanderwielen, *Lise du plat pays*, introduction et postface de Françoise Cribier, Lille, Presses universitaires de Lille, 1983 ; pour des écrits de poilus « intellectuels », voir Nicolas Mariot, *Tous unis dans la tranchée ? 1914-1918, les intellectuels rencontrent le peuple*, Paris, Seuil, 2013.

24. Comme le montre Nicolas Mariot à partir des lettres du front de Robert Hertz (Nicolas Mariot, *Histoire d'un sacrifice. Robert, Alice et la guerre*, Paris, Seuil, 2017).

25. Claude Lévi-Straus, *Tristes tropiques*, Paris, Plon 1955, ch. 5 et 6).

plement un réservoir inépuisable de réalités « qui ont eu lieu », c'est aussi ce qui existe aujourd'hui pour nous de ces réalités : considéré de cette façon, le passé ne cesse de changer – au fil des intérêts historiographiques et des méthodes de l'enquête historique. Il a donc un bel avenir devant lui.

Reste que l'enquête sur le passé possède une propriété qui lui appartient en propre : elle nous rappelle le caractère changeant de toute chose²⁶. Ou, comme le constatait Karl Marx en 1848, que « tout ce qui est solide finit par s'évaporer dans l'air »²⁷. Comme pour l'oublier, tout naturellement et sans relâche, on imagine un passé semblable au présent, en dépit de la sémantique historique, qui pointe la variabilité des significations données aux mots par les acteurs au fil du temps et met ainsi en doute l'évidence de ce qu'ils sont supposés dire et nous imposent de penser aujourd'hui. Le spectaculaire renversement de sens du mot « réformes » entre le début du XX^e siècle et le début du XXI^e est là pour le rappeler : il s'agissait alors de mettre en place les institutions de l'État social ; il s'agit aujourd'hui de les détruire. Ainsi, l'enquête sur le passé montre que les choses n'ont pas toujours été ce qu'on voudrait nous faire croire qu'elles sont. Il est donc pensable qu'un beau jour, elles soient changées. ■

26. Elle la partage, toutefois, avec l'anthropologie des mondes lointains qui, en restituant des mondes sociaux qui s'imposent à nous comme étranges, peut nous mettre en face de l'étrangeté du nôtre.

27. Karl Marx et Friedrich Engels, *The Communist Manifesto* (1848), première traduction anglaise par Samuel Moore (1888), London, Penguin Books, 2002, p. 223.